



SOMMAIRE

LES CONTES DE L'HÔTEL OLIVIER DE SERRES

CONTE DU GARDIEN DE NUIT .MAÏWEN	3
LE MONDE DES POUSSIÈRES .NELL	7
FOURCHELANG .BLANCHE	11
LE SERVEUR ASSERVI .MALAÏKA	15
LE CUISINIER DÉCHU .MAËLYS	19
LES ÉPOUVANTES GRIMPANTES DE L'HÔTEL .CAMILLE	23
SORCIER BRICOLEUR À L'HÔTEL .OLYMPE	27







CONTE DU GARDIEN DE NUIT



Il était une fois un petit hôtel situé au 60 rue Olivier de Serres, dont la réputation s'étendait au-delà du quinzième arrondissement de Paris. C'était un établissement de quartier humble et sans prétention mais sujet de rumeurs les plus farfelues dont on ne savait jamais vraiment discerner la part de vérité.

Et pour cause : dans cet hôtel, vivait une famille de gnomes qui y travaillait de génération en génération. Ces gnomes avaient élu domicile dans cet établissement il y a presque 150 ans, en raison de ses grandes caves à vin qui permettaient aisément de loger des colonies entières de gnomes. Les gnomes étaient des êtres, pas plus hauts que la taille d'un pouce, extrêmement intelligents, mais aussi très vénaux. Ils portaient généralement des lunettes, avaient de grosses oreilles rondes sur lesquelles étaient attachées des grosses montres pendantes, et leur nez était retroussé, comme ceux des cochons. Ils représentaient une main-d'œuvre bon marché pour l'hôtel, capable de se faufiler dans les moindres recoins, de se loger derrière un miroir, une pendule, dans la tuyauterie, ou encore une statue. Ils étaient toujours à l'heure, et travaillaient surtout la nuit, pour ne pas être remarqués des clients.

C'était en conscience de la réputation du mystérieux hôtel que Monsieur Fernand avait postulé en tant que gardien de nuit. Il avait bien la tête sur les épaules, Monsieur Fernand, et avait surtout de l'expérience dans le domaine. Il avait gardé les clés des plus grands palaces de Paris, de l'Excelsior jusqu'au Lutetia, toujours escorté par son chien fidèle, bien qu'un peu bavard, Oz. Monsieur Fernand n'aimait pas la tranquillité, c'est pourquoi il changeait d'établissement tous les 4 ans environ, au risque de se sentir tourner en rond, enfermé dans une routine morbide et monotone. C'était quelqu'un dont la physionomie moyenne ne le distinguait pas vraiment du reste des hommes, mise à part sa grosse moustache touffue et ses mains disproportionnées. C'était un homme brave que le travail de nuit avait renfermé sur lui-même.

Heureusement, il avait son chien Oz, avec qui il pouvait débattre de sujets variés, qui allaient de la météo du jour jusqu'aux questionnements existentiels sur l'inexorable avancée du temps. C'était un patou gris dans la fleur de l'âge, âgé d'une quarantaine d'années, qu'on pouvait tout à fait qualifier de chien savant. Il avait été abandonné dans la rue



par un vieux magicien qui lui avait donné la faculté de parler quelques années auparavant, mais ce dernier s'était lassé de ses bavardages incessants. Comme tous les animaux, il voyait et sentait ce que les humains, y compris Monsieur Fernand, ne pouvaient pas voir. Ainsi, dès l'instant où son maître avait posé ses valises dans le vestibule de l'hôtel, le chien s'était montré fort amer et sarcastique, estimant qu'il n'avait pas envie de « mettre ses pattes délicates dans un endroit si miteux, tout ça pour finir en chair à saucisse ».

Monsieur Fernand était en période d'essai pendant une nuit d'hiver, à l'issue de laquelle on saurait si le poste lui était confié.

Dans la soirée, après s'être présenté à l'accueil, on lui attribua une chambre spéciale au rez-de-chaussée, depuis laquelle il avait accès aux caméras de sécurité, aux alarmes et aux clés des portes principales, ainsi qu'aux réserves, à la cave et à la chaudière. La chambre était une petite cellule aux murs décrépis sans fenêtres, excepté un petit oculus dans la porte qui donnait sur le couloir. La petite pièce était située entre les cuisines et la chaudière, au bout d'un long couloir balayé par la lumière jaunâtre des luminaires antiques et poussiéreux.

Vers neuf heures du soir, tout était en place. Oz était allongé sur le lit et fixait quelque chose d'invisible derrière la porte, tout en se plaignant de la décoration médiocre de la pièce, car tout cela manquait bien d'un chandelier ou deux, et d'un bon coup de peinture.

À minuit, il faisait nuit noire et Monsieur Fernand ferma les portes. Il régnait un silence morne, si on faisait abstraction des chuintements que l'on entendait dans les murs et la tuyauterie. En effet, il s'agissait des petits gnomes qui glissaient dans la tuyauterie, un moyen de transport rapide qui leur était bien utile. Monsieur Fernand entendit trois coups à sa porte. C'était les gnomes qui venaient réclamer le loyer au gardien de nuit. Monsieur Fernand parut tout étonné, et refusa tout naturellement de payer, et leur rit au nez, car il lui semblait que ces petites créatures venaient lui jouer un mauvais tour, dans le but d'amasser plus d'argent. Il connaissait le comportement vénal de ces créatures, il savait que tout hôtel avait ses propres gnomes travailleurs. Ils étaient réputés pour être malins, farceurs, et ranger leurs sous d'or dans leurs oreilles. De plus, il décida de ne pas se laisser impressionner par des créatures de si petite taille, l'inverse aurait été grotesque. Ce que Monsieur Fernand ne savait pas, c'est qu'il ne fallait jamais vexer un gnome.

Il surveillait d'un œil distrait les écrans des caméras de surveillance qui donnaient sur le couloir. Tout à coup, il vit une ombre surgir de nulle part, une forme très haute. Parcouru d'un frisson, il eût un mouvement de recul sur sa chaise. Il se frotta les yeux, puis attrapa la flasque de whisky sur son bureau et but bruyamment. Le chien grogna : « espèce d'ivrogne ». La chose avait disparu. Il s'agissait des gnomes qui s'étaient amassés les uns sur les autres pour paraître effrayants, ce qui avait provoqué l'effet escompté. Curieux de cette mystérieuse apparition, Monsieur Fernand entrouvrit la porte, ce qui permit à une vague de gnomes déchaînée de déferler dans sa chambre. Son regard se brouilla l'espace d'un instant. Ce moment d'inattention permit aux gnomes de se glisser dans les narines du chien, ce qui eût pour effet de le faire éternuer. Le chien éternua si fort qu'il en fut projeté contre la porte qui s'ouvrit derrière lui sous le choc, et alla s'écraser contre le mur du couloir. L'animal s'effondra. En effet, des gnomes agités ont ces capacités surnaturelles qui décuplent leurs forces. Les créatures coururent vers l'animal et se positionnèrent dessous, afin de le transporter vers la cave. Tout s'était passé à une vitesse telle que Monsieur Fernand en demeura bouche-bée un instant, avant de réaliser que l'on avait enlevé son chien. Il s'équipa aussitôt de sa lampe torche, d'une louche trouvée dans la cuisine, et ferma la porte à clé pour partir à la recherche de son chien dans les couloirs de



l'hôtel. Il prit l'ascenseur pour descendre au sous-sol et contempla son reflet déformé. Il s'aperçut qu'un message était écrit sur le miroir : « Paie-nous si tu veux revoir ton ami ». Il fut soudain pris d'une grande inquiétude, car il savait qu'il n'avait pas sur lui l'argent pour payer les gnomes.



Il suivit à pas de loup les échos des chuchotements dans les murs et les couloirs. Il savait que les créatures grouillaient de partout et s'attendait à en trouver derrière chaque porte. Il se sentait observé. Arrivé à la cave, il trouva une foule grouillante de gnomes qui encerclaient une masse poilue inerte. En quelques coups de louche, il réussit à cueillir quelques dizaines de gnomes pour les envoyer valser à l'autre bout de la pièce. Il reconnut alors la fourrure de son chien et fondit en larmes. Au creux de son oreille, un gnome lui chuchota, dans un sourire qui dévoilait ses dents jaunes et pointues : « vous êtes en retard pour le paiement ».

Monsieur Fernand se laissa alors tomber sur le sol à genoux, et fut rapidement englouti par la masse de gnomes. Les petits êtres récupérèrent ses prothèses dentaires en or, puis au fur et à mesure, il n'en resta que les os et quelques cheveux. Monsieur Fernand l'avait appris à ses dépends, il faut toujours se méfier de quelqu'un qui en a après votre argent.



LE MONDE DES POUSSIÈRES

C'était un matin ordinaire pour Robert, concierge de jour à l'Hôtel Auriane, un établissement moyen au prix abordable, niché en plein cœur de Paris. Comme chaque jour depuis quinze ans, il arrivait à 6 heures précises. Ses gestes étaient presque mécaniques : traverser le hall encore endormi, saluer les premiers employés, et passer en revue le planning de la journée. Mais ce matin-là, tout bascula.

Alors qu'il franchissait la porte tournante, un client en costume sombre, le visage caché par un grand chapeau, entra précipitamment et le heurta de plein fouet. Robert perdit l'équilibre et chuta lourdement sur le marbre froid. L'homme disparut sans dire un mot, d'une allure pressée. Robert, froissé mais indemne, tenta de se relever... mais une sensation étrange l'envahit. Son corps sembla se contracter, ses membres rétrécirent, et en l'espace de quelques secondes, il se retrouva réduit à une taille minuscule, pas plus grand qu'un grain de riz.

Il ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit. Avant même qu'il puisse comprendre ce qui lui arrivait, une ombre immense se dessina au-dessus de lui. C'était Jeanne, la femme de ménage, armée de son aspirateur industriel. « Non, Jeanne, attends ! » hurla Robert, mais sa voix était si faible qu'elle se perdit dans le ronronnement du moteur. D'un geste nonchalant, Jeanne passa l'aspirateur sur le sol, et en une fraction de seconde, Robert fut aspiré dans un vortex bruyant.

Lorsqu'il reprit ses esprits, Robert se retrouva dans un endroit sombre et oppressant. Le sol était fait de peluches collantes, et l'air semblait chargé de particules. Tout autour de lui, des masses informes de poussière s'agitaient lentement, comme si elles étaient vivantes. C'est alors qu'il entendit un grondement guttural. Devant lui, une créature composée de poussière compacte se redressa. Ses yeux rouges brillaient d'une lueur malveillante, et ses griffes, faites de fragments d'objets oubliés, scintillaient à la lumière d'un étrange halo. Robert recula, terrifié.

« Hé, toi, bouge pas ! » gronda une voix grave derrière lui.

Il se retourna et aperçut un petit gnome trapu, vêtu d'un tablier en lambeaux. Il



tenait une épée bricolée à partir d'une aiguille et portait un casque en bouchon de bouteille.
« Je suis Gustave, protecteur de cet endroit. Si tu tiens à ta vie, suis-moi. »

Sans attendre de réponse, le gnome fendit la masse de poussière d'un coup d'épée, ouvrant un passage. Robert, toujours sous le choc, n'eut d'autre choix que de le suivre. Ils arrivèrent dans un recoin de l'aspirateur où un véritable campement avait été aménagé. Des morceaux de plastique formaient des abris, et des objets miniatures boutons, trombones, et bouts de tissu, servaient de mobilier. Gustave tendit à Robert un morceau de biscuit rassis.

« Mange, ça te donnera des forces. »

Assis sur un bouchon en liège, Gustave raconta son histoire. Il était autrefois un maître artisan dans un royaume féerique, mais une malédiction l'avait piégé dans cet aspirateur. Depuis, il avait appris à survivre en cohabitant avec les moutons de poussière, qu'il surnommait « les Esprits Gris », se servant de leur laine pour confectionner toutes sortes d'objets, entreprise les allégeant d'une masse en contrepartie.

« Mais quelque chose cloche depuis peu, » expliqua Gustave. « Une magie sombre corrompt les Esprits Gris. Ils deviennent agressifs et mutent en monstres. Si ça continue, ce monde, et peut-être le tien, seront en danger. » Robert, bien qu'encore incrédule, sentit une étrange responsabilité peser sur lui.

« Comment puis-je aider ? » demanda-t-il.

Gustave hocha la tête, satisfait.

« Il y a un cristal magique caché quelque part ici. Il maintient l'équilibre. Mais il a été volé. Si on le récupère, tout redeviendra normal. »

Le duo s'aventura dans les profondeurs de l'aspirateur, où les dangers étaient omniprésents. Ils traversèrent des rivières d'eau stagnante, escaladèrent des montagnes de peluches, et évitèrent des pièges naturels: fils de cheveux tendus comme des filets et forêts de miettes de pain tranchantes. Sur leur chemin, ils rencontrèrent Séraphine, une araignée géante, emprisonnée dans une toile artificielle faite de plastique et de filaments.

« Aidez-moi ! » implora-t-elle.

Robert et Gustave travaillèrent ensemble pour la libérer, utilisant l'aiguille de Gustave comme un outil de découpe. Séraphine, reconnaissante, leur promit de les emmener jusqu'au cristal et de les aider à le récupérer.

Le trio atteignit finalement le centre de l'aspirateur, une zone où le moteur vrombissait tel un ouragan. Là, les Esprits Gris mutés gardaient le cristal magique, qui irradiait une lumière inquiétante. La bataille fut féroce. Séraphine utilisa ses toiles pour immobiliser les ennemis, tandis que Gustave affrontait les plus coriaces avec son épée. Robert, quant à lui, utilisa son ingéniosité humaine pour détourner un courant d'air et désarmer les monstres.

Ils parvinrent à récupérer le cristal et à le replacer dans son socle, dissimulé dans une vieille chaussette oubliée. Une lumière apaisante envahit l'aspirateur, et les Esprits Gris redevinrent inoffensifs. Grâce à Séraphine, Robert et Gustave purent remonter jusqu'à l'ouverture de l'aspirateur. Lorsque posa le pied à l'extérieur, il retrouva soudainement sa taille normale. Gustave, lui, choisit de rester.

« Ce monde est ma maison, » dit-il avec un sourire triste. « Mais si jamais tu reviens, tu





seras toujours le bienvenu. »

Quant à Séraphine, Robert l'escorta jusqu'au jardin de l'hôtel, où elle retrouva sa colonie.

De retour à son poste, Robert regarda l'aspirateur de Jeanne avec un mélange de respect et d'amusement.

« Qui aurait cru qu'un objet si banal cache un monde aussi incroyable ? » murmura-t-il.



Et bien qu'il n'en parla jamais à personne, il continua de garder un œil vigilant sur l'aspirateur et le jardin, au cas où Gustave ou Séraphine auraient un jour besoin de lui à nouveau.





FOURCHELANG



Un soir d'hiver particulièrement froid, l'hôtel Auriane était baigné par la lumière tamisée des lampes de la réception. La neige tombait drue, comme si le ciel avait décidé de tout recouvrir sous un voile de silence. Il n'y avait que quelques clients, et la plupart des employés s'étaient réunis dans la petite salle de repos, là où le barman préparait ses cocktails avec une habileté tranquille.

C'est dans cette ambiance feutrée que la femme de ménage, Jeanne, entra, ses bottes usées crissant sur le sol en bois. Elle s'approcha du bar, d'un pas fatigué mais déterminé, et s'installa sur un tabouret. Le barman, un jeune et bel homme d'une vingtaine d'années au regard scrutateur, la salua d'un signe de tête. Il savait qu'elle ne venait pas seulement pour se réchauffer, mais pour raconter.

"Tu as encore des histoires à me rapporter, Jeanne ?" demanda-t-il, en lui versant un verre de vin rouge.

Jeanne sourit, d'un sourire qui cachait des années de travail dans les recoins secrets de l'hôtel. Elle prit une gorgée de son vin, observa le feu qui crépitait dans la cheminée, puis, d'un air un peu lointain, commença son récit.

"La chambre 128," dit-elle d'un ton bas, "c'est une chambre étrange, tu sais. Ça fait bien des années que je travaille ici, mais cette chambre... Il y a quelque chose d'autre dans l'air, quelque chose de particulier."

Le barman haussa un sourcil, intéressé. Bien qu'arrivé récemment dans le service de l'hôtel, il avait déjà entendu parler de cette chambre. Mais c'était plus des rumeurs que des faits: personne n'osait en parler ouvertement, même parmi le personnel.

"Qu'est-ce qu'elle a de particulier, cette chambre ?" demanda-t-il, curieux.

Jeanne se pencha un peu en avant, baissant la voix pour rendre l'histoire encore plus mystérieuse. Ces mots devenaient des murmures inaudibles pour les curieux comme vous et moi, alors laissez moi vous raconter ce qui s'est passé ce jour-là.

Jeanne entra dans la chambre 128 avec son chariot de nettoyage, prête à accomplir sa routine habituelle : changer les draps, nettoyer les vitres et aérer la pièce. Mais dès qu'elle eut franchi la porte, un frisson la saisit. L'air y était lourd, presque étouffant, comme si quelque chose d'inhabituel avait imprégné l'atmosphère. Jeanne s'avança, scrutant chaque recoin. Puis, elle aperçut quelque chose d'étrange sous le lit : une immense mue de serpent. Une mue, sinistre débris, vestige d'une créature inimaginable en ce monde.

Stupéfaite, Jeanne se releva pour mieux examiner la pièce. Elle chercha du regard le client, un homme qu'elle n'avait pas vu la veille en partant, mais la chambre semblait vide. Aucun signe de lutte, ni d'effraction. La porte de la salle de bain était ouverte, et c'est en s'approchant du lavabo qu'elle vit une sorte de je-ne-sais-quoi dépasser. Sans comprendre vraiment pourquoi, elle commença à tirer cette chose sans fin du siphon. À tour de bras elle tirait, tirait, tirait, puis comme sortie de son hypnose elle se dit "ça ne va donc jamais s'arrêter ?". Les secondes semblaient des heures et le corps de cette chose occupait déjà la moitié de la salle de bain, haletante et pleine de sueur, elle réalisa que cette chose n'était autre qu'un serpent géant ! Une créature aux écailles couleur terre plantées dans un corps mou et gluant. Jeanne recula d'un pas. Le cœur battant à tout rompre, elle ouvrit grand la bouche, s'apprêtant à crier quand une voix peu assurée émergea de la créature, l'interrompant :

«zje..zjee...zjee szzuizs zvrainment dézolé mazzame voulais pas m'échazzaper sans payzer. « Le serpent ne gérant plus ses émotions se mit à pleurer « zje...zjee... le...zzjure... » Elle se figea, n'en croyant pas ses oreilles. Cette chose, ce serpent au ventre frémissant, tout juste sortie du lavabo, continuait de parler, s'excusant d'une manière presque humaine. Jeanne n'y comprenait rien. Un serpent... parler ?

Au moment où elle hésitait entre fuir et appeler à l'aide, des voix aiguës s'élevèrent dans l'air, parlant à l'unisson, comme un chœur en colère : «Cet homme... cet avare ! Il ne mérite pas la liberté !» Les voix étaient autoritaires, presque divines dans leur intonation. Jeanne sursauta, regarda autour d'elle. Rien à gauche, rien à droite, et rien derrière non plus. Ces voix semblaient venir des murs. "Après le serpent c'est l'hôtel qui parle" pensa t-elle .

«Cet homme... cet avare ! Il ne mérite pas la liberté, nous nous en sommes chargés Jeanne, le zoo arrive !» "Le zoo arrive" répétaient les voix. Le serpent, d'un coup, se redressa, occupant toute la hauteur de la pièce. Son corps mou se mit à gesticuler et il se lança dans des explications. Mais ses mots n'avaient aucun sens pour Jeanne. «Il zzfallait pazzyer», disait-il. «Il nzz'a pas vouzzu...zzz je nz'ai pas vouzzlu...»

Le bruit soudain de pas lourds sur le parquet fit sursauter Jeanne. La porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et trois hommes en uniforme, visiblement du zoo local, pénétrèrent en trombe. Sans un mot, ils se dirigèrent vers le serpent et, avec une rapidité qui étonna Jeanne, ils réussirent à le faire rentrer dans une minuscule boîte. Ils s'étaient emparés du serpent géant avec une précision presque chorégraphiée, comme s'ils l'avaient fait des centaines de fois auparavant.

«Merci beaucoup les gars « dit l'un des hommes en parlant à quelqu'un qui n'était clairement pas Jeanne. «Ce serpent venait juste de s'échapper du zoo. C'est un fuyard notoire, mais tout est sous contrôle maintenant ma p'tit dame.» Jeanne, toujours sous le choc, les regarda partir en emportant la créature. Et puis, d'un coup, elle se sentit démunie. Elle n'arrivait toujours pas à comprendre ce qui venait de se passer. Après tout, qu'avait-elle vu ? Un serpent géant capable de parler ? Un homme mystérieusement disparu et une situation à laquelle même l'imaginaire semblait avoir du mal à s'adapter ?



En descendant à la réception, le regard perdu, Jeanne aperçut un billet de 50€ posé sur le comptoir de la conciergerie. Un mot y était écrit, d'une écriture fine et soignée : «Pour la gêne occasionnée. Chambre 128.» Elle hésita, mais la concierge hocha la tête comme si elle savait déjà de quoi il retournait. «Un geste pour l'incident. Ce n'est pas la première fois que ce client...», dit-elle, avant de se taire, comme si elle avait un secret à garder.

Son histoire et son verre de vin rouge maintenant fini, Jeanne quitta l'hôtel avec ses 50€ en poche. Elle n'avait toujours pas compris le mystère de la chambre 128, mais une chose était sûre : quelque part, il y avait quelqu'un ou quelque chose dans l'hôtel Auriane qui gardait le silence de ces mystères.





LE SERVEUR ASSERVI

Il était une fois dans la rue Olivier de Serres un hôtel qui fut, dans le temps, une attraction qu'il n'était pas permis de manquer. Cela s'expliquait par les bruits de couloir qui s'en échappaient. En effet, bien des histoires étaient racontées au sujet de cet endroit. Ces mythes, c'était les employés de l'hôtel qui se plaisaient à les transmettre. Notamment le jeune Diego. Celui-ci bien qu'il n'ait été engagé qu'un mois plus tôt en tant que serveur, s'était déjà fait une belle réputation, celle de coureur de jupons. Il semblait plaire à la clientèle féminine si bien qu'il n'était pas rare qu'il découvre de petits mots doux sur les serviettes en papier qu'il venait débarrasser.

Diego avait émigré depuis Mérida au Mexique, jusqu'à Paris et ne possédait donc pas grand-chose à part un physique avantageux, ce qui l'avait bien aidé à rentrer dans cet hôtel. Il devait donc, du fait de son manque de moyens, habiter sur place, et vivait au contact des hôtes. Si bien qu'il commençait à connaître les clients réguliers. Chaque matin, très tôt, Diego descendait pour servir le petit déjeuner dans une petite salle de restaurant cachée dans le sous-sol de l'établissement. Ainsi, chaque matin, grâce aux conversations des clients, que Diego ne se gênait pas pour écouter, il avait de nouveaux potins à raconter à ses collègues.

Un jour, à 8h12, à la table numéro huit, un couple de vieilles personnes se disputait pour savoir qui des deux avait laissé la fenêtre de leur chambre ouverte, ce qui avait eu pour conséquence de laisser entrer une cinquantaine de cafards pendant la nuit. Un autre jour, à la table numéro deux, à 9h30, un groupe de trois amies maquillées de manière extravagante débriefaient leur soirée arrosée à Pigalle.

Mais ce matin-là, ce qui attira l'attention de Diego, c'était la table numéro six. Une femme d'environ une vingtaine d'années y était assise, seule, et lisait un livre. Cependant, elle n'avait pas l'air vraiment concentrée sur sa lecture car, à intervalles réguliers de 30 secondes, elle jetait un petit coup d'œil vers Diego, ce qu'il avait remarqué. Cette femme, Diego l'avait aperçue pour la première fois la veille dans le couloir, à la fin de son service vers 22h, elle rentrait dans sa chambre, la chambre 66, mais il n'avait pas osé lui adresser la parole. Il vint donc prendre au plus vite sa commande avec un sourire charmeur. Celle-ci fut brève : un simple



café. Une dizaine de minutes plus tard, quand Diego revint de la cuisine où il était allé chercher des croquettes pour chat pour d'autres clients, la jeune femme avait disparu. Il alla donc à sa table pour la nettoyer et découvrit, sans trop de surprise, une serviette sur laquelle étaient écrits quelques mots intrigants : "Venez me retrouver au crépuscule, je vous le montrerai"

Diego, que ce message avait laissé perplexe, alla demander conseil au cuisinier à la pause de 10h30. Il avait peur d'être réprimandé par le propriétaire de l'hôtel qui lui avait donné un avertissement un peu plus tôt. Le cuistot, sans trop d'hésitation, lui conseilla d'y aller car sa curiosité allait certainement le déconcentrer pendant son service. Les paroles du sage ayant été prononcées, Diego se décida. L'après-midi passa sans événements notables, mais Diego ne pouvait se défaire d'une impression de mystère liée à cette rencontre. Au crépuscule, comme indiqué dans le mot, il se rendit à la chambre 66.

Lorsqu'il y arriva, l'atmosphère était étrangement calme. La lumière dorée du couloir baignait l'endroit dans une lueur déjà surnaturelle, créant un spectacle qui semblait tout droit sorti d'un rêve. Il toqua, et la porte s'ouvrit. À l'intérieur de la chambre, tout était d'une beauté envoûtante. La pièce était éclairée par des bougies aux flammes vacillantes, créant des ombres dansantes sur les murs. Et là, au centre de la pièce, il la vit. La femme, plus belle encore à présent, semblait presque irréelle, comme une apparition. Elle portait une robe de soie qui scintillait sous la lumière tamisée. «Tu es arrivé, Diego», dit-elle d'une voix douce, presque hypnotique. «Je vais te montrer ce que peu d'hommes ont la chance de voir.» Elle s'avança, tendant la main vers lui.

Mais au moment où il allait la saisir, un frisson glacial parcourut son échine. Il aperçut dans ses yeux une lueur étrange, presque malveillante, et quelque chose dans l'air changea. Le temps sembla suspendu. La pièce s'imprégna d'une ambiance lugubre et les bougies présentes dans les coins de la pièce s'éteignirent d'un souffle. L'air devint irrespirable, mélange de poussière et d'épices à l'odeur agressive. Sur les murs se dessinaient des visages aux expressions macabres, à l'allure de cadavres. En tournant la tête à droite, Diego découvrit une silhouette sombre recroquevillée sur elle-même: il n'était donc pas seul avec cette femme qui se transformait de plus en plus en figure de cauchemar.

Soudain, une pensée traversa son esprit. Il se souvint des paroles du cuisinier: «Sois prudent.» Pendant une dizaine de secondes qui lui semblèrent durer une minute entière, il resta tétanisé. Mais il rassembla son courage et réussit à reculer d'un pas, puis de deux, pour parvenir, finalement, à se tourner précipitamment, jetant tout de même un dernier coup d'œil à la femme avant de fuir cette chambre étrange.

À peine en eut-il franchi le seuil que la porte se referma violemment derrière lui. Le silence qui suivit était lourd de mystères, et il n'entendit plus aucun bruit venant de l'intérieur de la chambre 66. Diego se précipita dans sa propre chambre, le cœur battant la chamade. Il comprit alors que ce qu'il avait vu n'était ni magique ni merveilleux. Ce n'était qu'une illusion, une tentative de manipulation par une créature qu'il ne comprenait pas. L'une des nombreuses qui peuplaient cet hôtel.

Le lendemain matin, Diego chercha à en savoir plus sur la mystérieuse femme, mais personne ne semblait la connaître. Les employés de l'hôtel n'avaient aucun souvenir de sa présence. C'était comme si elle n'avait jamais existé. Diego n'avait jamais





parlé à personne de cette rencontre, mais il savait désormais une chose avec certitude : il ne fallait jamais suivre un ou une inconnue. Les illusions peuvent séduire les plus sages, et parfois, le mystère cache un danger qu'on ne peut percevoir avant qu'il ne soit trop tard. Il avait eu de la chance cette nuit-là, une chance qu'il n'oublierait pas de sitôt.





LE CUISINIER DÉCHU

L'heure du dîner approchant, le vieux cuisinier de l'hôtel de l'Auriane, Harpagon se pressait d'ajouter les derniers ingrédients manquant à son ragoût et malgré son grand âge dressait dynamiquement les desserts. Manquant de chocolat, il se rendit au frigo et y surprit un petit voleur qui s'avéra n'être que son petit-fils, Martin, venu passer ses vacances à l'hôtel. Attendri par cette scène amusante il ne le gronda pas et le chargea de l'aider à ramener des provisions dans la cuisine. Martin, curieux de voir trôner la photo d'un chef au milieu des casseroles interrogea son grand-père qui se décida alors de lui confier l'histoire de son grand-père, chef cuisinier comme lui et portant le même nom, dont le destin tragique avait marqué les générations.

Il était une fois, dans un ancien quartier d'une ville où les ruelles étriquées serpentaient, un cuisinier nommé Harpagon. Il était l'un des derniers à tenir un restaurant familial dans cette zone vieillissante, L'Orient d'or, un lieu que les habitants du quartier connaissaient depuis des générations et qu'ils avaient pris l'habitude d'appeler Chez Harpagon. Harpagon avait toujours été un homme discret, mais la réputation de sa cuisine était inégalée. Ses plats réchauffaient le cœur, et ses clients, vieux comme jeunes, venaient de loin pour goûter à ses mets, qu'ils disaient être remplis d'âme .

Mais Harpagon n'était plus tout jeune. Ses mains tremblaient souvent lorsqu'il coupait les légumes, et la chaleur de la cuisine lui faisait tourner la tête. Ses yeux fatigués ne captaient plus aussi bien les nuances des sauces, et ses plats, bien qu'encore bons, avaient perdu de leur éclat. Pourtant, il n'était pas prêt à l'admettre, même à lui-même. La peur de disparaître dans l'oubli le rongait.

Au fil des années, Harpagon avait vu les jeunes chefs et les nouvelles tendances envahir la scène culinaire. Les restaurants à la mode, les critiques gastronomiques, et les jeunes talents qui raffaient les étoiles montaient en flèche, tandis que lui restait là, dans son petit restaurant, essayant de maintenir à flot une tradition qui semblait s'éteindre. Ses plats, bien qu'appréciés, n'avaient plus cette petite touche magique qu'ils avaient autrefois.

Un jour, alors qu'il déambulait dans le marché, Harpagon croisa la route d'un tout petit homme étrange, un marchand vêtu d'un épais manteau pourpre dont les poches tintantes semblaient regorger de babioles. Il avait la peau verte et grumeleuse, des oreilles pointues et parlait d'une voix mielleuse et envoûtante. Il ne donna pas son nom et évita les questions concernant son identité. La seule chose qu'il revendiquait, était d'être un épicier voyageur ayant en sa possession mille et une épices. Il proposa à Harpagon un ingrédient spécial, quelque chose de rare, de mystérieux, qui raviverait la magie de ses plats.

«Un petit peu de cette épice, et vos mets retrouveront cette saveur que vous cherchez depuis si longtemps. Vous serez à nouveau le maître de la cuisine, Harpagon. L'ombre de la vieillesse n'aura plus de prise sur vous.»

Intrigué et désespéré, Harpagon accepta. Il lui tendit alors une petite fiole contenant une poudre fine, d'une couleur argentée.

«Une pincée suffit», lui précisa-t-il, «et vous retrouverez ce que vous avez perdu.»

Dès le lendemain, Harpagon ne perdit pas son temps. Il ajouta l'épice à sa soupe qui avait mijotée longuement. Lorsqu'il goûta, il fut frappé par l'intensité des saveurs. C'était comme si chaque ingrédient avait été révélé dans toute sa splendeur. Les légumes étaient d'une douceur inouïe, et les herbes semblaient chanter dans sa bouche. C'était... divin.

Les clients qui goûtèrent ce plat furent immédiatement conquis. L'afflux de nouveaux clients, attirés par des rumeurs de la perfection retrouvée, ne tarda pas. Les critiques gastronomiques, longtemps indifférents à son restaurant, commencèrent à écrire des éloges sans fin. Le nom d'Harpagon fit de nouveau les manchettes. Mais Harpagon, bien qu'extasié par ce succès inattendu, ressentait aussi un malaise. Il savait que ce succès n'était pas dû à son talent, mais à cette poudre mystérieuse.

Les semaines passèrent, et la magie de l'épice ne faiblit pas. Mais à mesure que la popularité d'Harpagon grandissait, il commença à remarquer des effets étranges. Ses mains tremblaient de plus en plus, ses yeux ne distinguaient plus progressivement les textures et les couleurs, il lui arrivait même de voir le visage du mystérieux marchand apparaître sur ses plats, une hallucination furtive qui n'était que le reflet de sa culpabilité. Chaque matin, il se réveillait plus fatigué qu'il ne l'était la veille. Pourtant, il continuait à cuisiner, persuadé que le succès compensait ces petites défaillances.

Mais un soir, alors qu'il préparait un plat de poisson aux herbes et au citron confit, il sentit une douleur aiguë dans son dos. Il s'arrêta net, ses mains tremblant au-dessus de la casserole. La sueur perla sur son front. Il tenta d'oublier la douleur, de se concentrer sur sa préparation, mais le flou envahit son esprit. Il ferma les yeux un instant, se redressant avec difficulté.

C'est alors que l'ombre de la vérité le frappa. L'épice... cette poudre magique... n'était pas un simple ingrédient. Elle l'usait de l'intérieur, le drainait, l'épuisait. Ce qu'il prenait pour de la vitalité retrouvée était en réalité une illusion, un poison déguisé. Chaque pincée d'épice qu'il avait utilisée, chaque plat qu'il avait préparé, le rapprochait un peu plus de la fin.

Il essaya d'arrêter, de revenir à ses anciennes recettes, mais il était déjà trop tard. Son corps, usé par des années de travail et d'effort, n'avait plus la force de résister à la magie de l'épice. Les clients, quant à eux, continuaient à affluer, fascinés par la



perfection de ses plats, mais ne voyant pas la douleur et la fatigue dans ses yeux. Ils adoraient la nourriture d'Harpagon, sans savoir que chaque bouchée le consommait davantage.

Un mois plus tard, alors qu'il servait un dernier dîner dans son restaurant, Harpagon s'effondra, le souffle court, devant une table de convives ravis. Ses mains, n'étaient plus capables de tenir une simple fourchette. Il n'avait plus la force de faire un pas. Les clients crièrent à l'aide, mais il était trop tard. La magie de l'épice l'avait eu. Il s'effondra dans la cuisine, en expirant un dernier souffle de souffrance avant que l'obscurité ne le prenne.

Les médecins qui arrivèrent ne purent rien faire. Il mourut dans son restaurant, une cuillère toujours en main, un sourire triste sur les lèvres.

Et le restaurant Chez Harpagon ? Il ferma ses portes quelques mois après sa disparition. Les gens du quartier se souvinrent de lui, non seulement pour ses talents de cuisinier, mais aussi pour la manière tragique dont il avait cherché la perfection à tout prix. L'épice mystérieuse, elle qui avait apporté la perte d'un homme qui jadis cuisinait avec passion disparut et Harpagon emporta son secret dans la tombe.

Happé par l'histoire, Martin en avait oublié sa faim et s'éclipsa de la cuisine pensif, les paroles de son grand-père en tête et avec la ferme intention de ne pas transformer ses passions en une désespérante course au succès quoi qu'en pense le monde.





LES ÉPOUVANTES GRIMPANTES DE L'HÔTEL



Il était une fois, oui encore une fois...

Dans l'ascenseur de l'hôtel lugubre de la rue Olivier de Serres, un petit garçon qui, comme à chaque grandes vacances, se rendait à l'hôtel pour voir son grand-père. Il s'appelait Martin et était haut comme trois pommes. Il adorait répéter à tout bout de champ : « J'ai dix ans, mais j'en ai presque onze ! » . Ce même petit garçon était connu par le personnel de l'hôtel pour s'empiffrer aux côtés de son grand-père, le cuisinier, qui lui préparait sans cesse des mets les plus gourmands les uns que les autres.

Laboucheencorepleinedechocolatetunsourirepresqueniaisaucoideslèvres,ils'exclama :
 - Bonjour M. le Groom ! Comment est-ce que vous allez aujourd'hui ? Comme toujours, et ce, depuis des années, le groom n'était guère bavard. Il détestait « papoter » comme il aimait à le dire. Mais avec ce petit bout d'enfant, il n'y avait pas vraiment besoin de faire la conversation: le petit agité se satisfaisait en effet d'un ronchonnement presque incompréhensible: un « gromph ». Martin continua donc dans sa lancée :
 - Dites M. le Groom, vous n'allez jamais deviner ce que j'ai vu les semaines précédentes, toujours à l'heure du goûter, M. le Groom. Allez essayer de trouver ! Alors, alors ? Vous ne trouvez pas ? Oh... Bon ben je vais vous le dire alors !

Et c'est ainsi que l'enfant raconta la drôle d'histoire qui commença la nuit où la statue située dans le hall de l'hôtel s'était mise à provoquer des phénomènes surprenants. Il voulait se confier à son cher ami le groom, fin connaisseur de cet hôtel, aussi mystérieux qu'étonnamment attrayant. Son récit débuta par l'apparition de nuisibles dans les cuisines. Les après-midi où le petit garçon accourait voir le cuisinier pour engloutir croissants et profiteroles, il vit un gigantesque cafard presque aussi gros que sa bouille. Oui: un cafard, dans les cuisines, mais qui était surtout énorme. Lorsque l'enfant rapporta cela à M. le Groom, celui-ci ne témoigna d'aucune émotion. « Un visage de marbre » comme on dit. Bon, il devait être fatigué, se dit le jeunot. Ou bien, comme il accumule les heures de travail, peut-être n'avait-il pas bien entendu.

« Un cafard géant en plein vol M. le Groom, en plein vol ! Il virevoltait dans tous les sens, vous rendez compte ? » Rien... Rien de plus sur le

visage pâle du groom, toujours aussi impassible, et qui haussa à peine les épaules.

Mais l'enfant ne se laissait pas démonter:

- Mais attendez, ce n'est pas tout ! Il y avait encore plus étrange ! Il continua de conter son aventure: un papillon en pleine danse volatile, puis une centaine de punaises de lit qui sortaient d'une casserole. Une casserole dans laquelle mijotait un pot-au-feu, mais que faisait ces répugnants nuisibles à l'intérieur ? Face à ce détail, le groom n'ajouta rien à son panel d'expressions, rien ne semblait le perturber dans ce que racontait son jeune ami.

Le petit continua, même sans commentaire de son interlocuteur. Suite à tout cela dans la cuisine alors qu'il se promenait dans l'hôtel, la bouche saupoudrée de sucre glace, il emprunta les escaliers au fond du couloir de l'hôtel qui, quant à eux, présentaient une gêne inexplicable pour les clients.

- Quand je me suis promené dans l'hôtel, tout à coup... J'ai vu quelque chose d'encore plus bizarre. Des araignées, Mr le Groom ! Mais pas n'importe lesquelles. Il s'agissait d'une horde d'araignées, aux pattes disproportionnées et aux yeux globuleux prêts à exploser à tout moment, sortirent soudain des murs, des marches, et même des luminaires éclairant ces couloirs montants. Comme si l'hôtel était... Vivant, tout à coup ! C'est un peu comme si l'hôtel lui-même souhaitait m'éloigner, si vous voulez mon avis. Le groom se contenta d'un regard vide, sans surprise.

Mais le petit garçon, trop excité pour s'arrêter, poursuivit encore. Il se pencha un peu plus près du groom, abaissant la voix comme si les murs de l'hôtel étaient en vérité remplis d'oreilles curieuses :

- Et puis devinez quoi ? Aujourd'hui, tout s'est arrêté. Tout a disparu. Les cafards, les punaises de lit, les araignées... Plus rien. C'était comme si... je ne sais pas, ces nuisibles surveillaient l'ensemble de l'hôtel ou l'un de ses résidents, et qu'une fois qu'ils avaient été satisfaits, ils avaient disparu. Comme par magie, comme... Le garçon se perdit dans ses pensées un instant, puis se ravisa, le regard perdu. « C'est étrange, non ? » En un claquement de doigt en somme. Plus de cafards géants ni même de punaises bouillies, et ne parlons même pas de la horde d'araignées difformes: la vermine venait de quitter les lieux.

C'est à ce moment de l'histoire que le groom réagit : « gromph ?! » Il jeta un regard aux étages, à l'intérieur de l'ascenseur, et ne dit rien. Ce silence, profond et lourdement pesant, semblait faire partie du décor, comme une sensation de déjà vu que le Groom reconnaissait. Il soupira presque imperceptiblement, mais avant qu'il n'ait le temps de répondre à l'enfant, ce dernier se redressa soudainement, les yeux plein de malice.

- Dites M. le Groom, vous n'avez pas vu quelque chose, vous ?

Un frisson invisible courut le long du dos du groom, qui jeta un regard furtif vers le petit, sans rien laisser paraître. Mais dans l'ascenseur, quelque chose semblait changer, comme si la réalité elle-même frémissait sous le poids d'une vieille vérité. Les murs, les portes de l'ascenseur: tout semblait un peu plus épais, comme si une tension invisible les traversait.

Un bruit sourd se fit entendre au-dessus d'eux, et l'enfant leva les yeux. Cela ne ressemblait en rien à une sonorité ordinaire. Non, c'était un bruit qui faisait écho aux murmures des murs, aux pas discrets des créatures disparues. L'ascenseur s'arrêta brusquement, d'un coup sec, avant que la lumière ne vacille et que les portes ne s'ouvrent dans un éclat blafard.

Le groom se figea, puis, sans un mot, se tourna lentement vers l'enfant. Le silence entre eux était devenu palpable. Et dans ce silence lourd, il répondit enfin, mais d'une voix si basse qu'on eût dit qu'elle venait du fond de la cage d'ascenseur : « Tu sais, petit, il



y a des choses que même moi, je préfère ignorer. L'hôtel... N'aime pas qu'on pose trop de questions. » Le garçon, frappé par la gravité de la réponse, ouvrit la bouche pour poser une nouvelle question, mais l'ascenseur se remit en mouvement, et les portes se refermèrent.

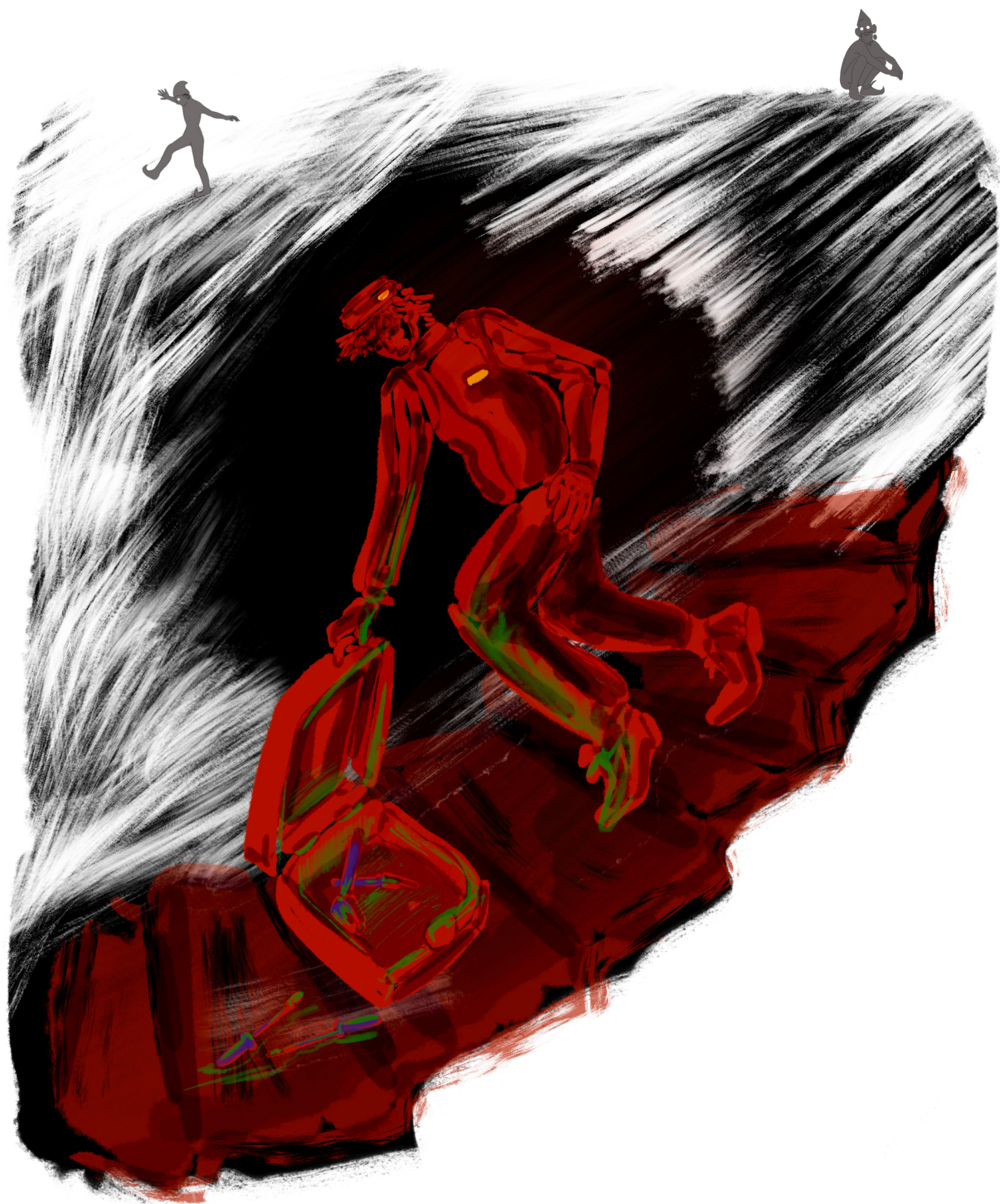
Finalement arrivé au dernier étage, le petit garçon accompagné du groom sortirent de cette prison mouvante qui fut témoin de révélations à taire, afin de récupérer les bagages du dernier client sortant. Ainsi apparut un gnome qui s'impatientait de prendre l'ascenseur, de réputation bougonne, il râla et rappela à ces deux humains son prestigieux statut dans l'hôtel: chef d'équipe du nettoyage im-pe-cca-ble. « gromph ! Quelle teigne celui-là, de toute ma carrière, je ne l'ai jamais vu être courtois. Un jour, ça lui retombera dessus. »

Le gnome, aussi détestable que petit, entra dans l'ascenseur et demanda le rez-de-chaussée. Les portes de l'ascenseur se refermèrent aussi sec et ses câbles lâchèrent. Ainsi, l'ascenseur s'écrasa d'une traite sur le sol poussiéreux de la cage qui le contenait. Une fois arrivé à destination, un cri strident retentit et lézarda les murs jusqu'aux oreilles de nos deux amis. Ni une, ni deux, ils dévalèrent les escaliers du couloir malgré les inquiétudes de Martin face aux bêtes qui y habitent. Arrivé sur le lieu du crime, ils finissent par découvrir la femme de ménage sanglotant face à de minuscules ossements éparpillés sur le sol de l'ascenseur. L'environnement lugubre grouillait de bestioles qui venaient de disséquer et d'ébouillanter le misérable gnome avec le pot-au-feu dans lequel se réfugiaient les punaises de lit. Quant à la chair du gnome, il ne fallut pas longtemps à Martin pour comprendre qu'elle avait été dévorée par les gigantesques insectes qu'il avait vus plus tôt dans la semaine.

Ce jour-là, l'hôtel semblait plus lourd, plus silencieux et plus sale que jamais. Ce jour-là en effet les insectes ne se cachaient plus: ils dominaient l'hôtel et s'en prirent parfois au personnel ou à la clientèle, sans que personne ne comprenne leur véritable motivation. Mais depuis, le petit garçon gardait ses distances avec l'ascenseur fraîchement réparé, ainsi qu'avec le groom qui semblait en savoir bien plus que ce qu'il ne devait.

Il est ainsi conseillé de se méfier des plus silencieux: nous ne savons jamais ce qu'ils peuvent dissimuler, même à leurs plus chers amis.





SORCIER BRICOLEUR À L'HÔTEL

Il était tout juste dix-neuf heures, l'hôtel était calme ce soir. Fatigué par tous ses aller-retours, Nelson, le groom de l'Auriane, qui était un vieil homme de soixante-sept ans et le doyen de l'hôtel, prit une pause dans le fauteuil de l'accueil. Harpagon le cuisinier, son plus vieux collègue et ami, s'installa à côté de lui :
- Tu devrais te reposer davantage, tu n'es plus tout jeune.

Ils furent interrompus par Martin, le petit-fils préféré d'Harpagon qui tentait de prouver au second l'existence des sorciers, il en était sûr et certain. La saga Harry Potter, ce documentaire sur leur vie cachée au sein des moldus, montrait forcément la réalité ! Le second ne le croyait pas.

- Au contraire, ils existent bel et bien ! J'en ai même déjà rencontré un, c'était un sorcier bricoleur si je me souviens bien, affirma Nelson. Tu t'en souviens Harpagon ? On en discutait souvent avec l'ancienne équipe. Tu étais encore plongeur à cette époque.

- Ha oui quelle affaire ! Harpagon se retourna vers son petit-fils, l'homme venait régulièrement à l'hôtel, surtout en période de fête.

- Il devait avoir de la famille à Paris ! Le coupa la femme de ménage qui les rejoignait tout juste.

- Il était toujours habillé de la même manière, reprit le cuisinier : il portait un long manteau avec une écharpe en soie rouge. Et il avait cette moustache, toujours mal coupée !

Le groom continua :

- Mais tu oublies l'essentiel, il avait une tâche sur le creux de la joue, en arc de cercle, presque en forme de serpe. Maintenant, on le sait, c'est un tatouage qu'ils se font pour se reconnaître entre eux... Mais tu n'étais pas encore arrivé à l'hôtel à son premier passage. Tu n'as pu le rencontrer qu'à tes débuts, quand il a disparu. En fait, je venais à peine de prendre mon poste. Mais je ne sais pas si je dois. Il est tard, et ça remonte tellement...

- Mais si M. le groom ! Le coupa Martin, excité d'entendre la suite. Qui était ce monsieur ? Il a jeté un sort à l'hôtel ?

Nelson hésita :

- Si tout le monde est d'accord ? Il regarda l'équipe, qui était maintenant au complet, acquiescer de la tête. Personne ne connaissait cette histoire étrange. Comment auraient-ils pu, cela s'était passé il y a plus de cinquante ans.



J'avais vingt et un ans, c'était ma première semaine à l'hôtel, j'étais très stressé. Ce jour-là, mon tuteur était absent. J'étais le seul groom. Le premier client arriva vers onze heures, et il n'y avait eu aucune sortie en matinée. Je m'en souviendrai toute ma vie : ce client, c'était monsieur Koldun Raznorabochiy, un Russe. Il devait avoir la quarantaine. C'était un bel homme, avec son long manteau noir et une écharpe en soie, toujours rouge ou orange. Parfois, par mauvais temps, il ajoutait un chapeau gris assorti à des gants en cuir. Des années après, nous le vîmes à la télévision et le reconnûmes toute suite. Mais à l'époque, il n'avait pas encore fait ses preuves en tant que sorcier, il était très discret. Aujourd'hui, c'est une légende dans le monde du bricolage. Après son interview d'y a peut-être dix ans maintenant, il disparut, et jamais personne ne le revit.

L'ascenseur était en panne cette journée. Monsieur Koldun, accompagné par le concierge de l'époque, emprunta les escaliers principaux. Je les suivais par ceux de service. Sa valise était lourde. Je trébuchai et elle s'ouvrit sur les marches. En rangeant ses affaires, je remarquai qu'elle contenait un assortiment d'outils : un marteau, deux tournevis et un ciseau à bois. Des objets assez étonnants pour venir à l'hôtel. Ils étaient d'une couleur étrange: jamais je n'avais vu d'outils violets reflétant une lumière verte.

Lors de ce séjour, on entendit des bruits étranges venant de sa chambre: on aurait dit qu'elle était en plein travaux. Monsieur Koldun n'avait pas indiqué de date de départ: chaque jour, il venait payer sa nuit et en ajouter une nouvelle. Cette année-là, il resta huit nuits. Chaque année, il effectuait un séjour à l'hôtel pouvant aller de quatre à douze jours. Jamais plus, jamais moins. Nous avons élaboré des dizaines de théories, que l'on éliminait d'année en année.

La femme de ménage de l'époque était très indiscrete. Une vraie commère. C'était la plus préoccupée par ce monsieur Koldun. Elle adorait fouiller dans la chambre des clients. Monsieur Koldun devait s'en être aperçu car de petits gnomes se mirent à apparaître lors de ses séjours, pour surveiller la chambre et lui rapporter les allées et venues sans doute.

Et elle m'avait signalé que dans la chambre trente-deux, celle que Monsieur Koldun demandait toujours, il y avait étrangement beaucoup de poussière. Et qu'elle trouvait systématiquement des vis sous les meubles après son départ. Ce qui lui rappelait des rituels ancestraux contre certaines formes de magie. Il est ainsi venu pendant plus de quinze ans.

Une fois, il demanda même à ce qu'on ne fasse plus sa chambre la journée. C'était une première pour nous.

Peu à peu, le personnel devint de moins en moins poli avec le sorcier. La femme de ménage n'aimait pas avoir perdu l'accès à sa chambre. Le gardien de nuit aimait sa solitude, perturbée par monsieur Koldun, qui faisait des allées et venues la nuit. Parfois accompagné par d'autres individus mystérieux, des sorciers je présume. Ils se déplaçaient groupés, tous vêtus de grands vêtements noirs et s'arrêtaient dans le hall en parlant à voix basse. Le gardien de nuit nous raconta qu'une ambiance étrange enveloppait ce groupe et que, souvent, des chats et oiseaux suivaient ces hommes. Le concierge de jour, qui aimait discuter avec les clients, en fut pour ses frais, le sorcier n'étant pas bavard. Il ne donnait aucun pourboire au serveur qui avait pourtant pour consigne de lui servir des plats toutes les vingt-et-une minutes, chronomètre en main. Et le cuisinier devait respecter un régime bien strict à sa demande. Monsieur Koldun ne mangeait rien de provenance animale, sauf les œufs de caille. Il ne voulait pas que des crudités touchent le peu de fécule qu'il demandait. Il n'autorisait que le riz noir, assaisonné au poivre de Kampot, placé à part dans un petit bol. Et il ne buvait que du lait de chamelle, chauffé à vingt-huit degrés.

Plus le temps passait, plus le personnel le prit en grippe et ne se cacha plus pour lui manifester son animosité. Jusqu'au jour où le serveur et le cuisinier lui servirent du lait de vache, à défaut d'en avoir de chamelle. Ses yeux se mirent alors à changer de couleur, et



ses cheveux poussèrent d'un coup. Lui qui était pourtant si calme, se mit à hurler avec une voix inhumaine. Il partit de l'hôtel presque en courant, sans se retourner. Nous ne le revîmes pas avant trois jours. Ses affaires étaient quant à elles toujours dans sa chambre. Durant son absence, les bruits continuèrent néanmoins dans la chambre trente-deux, s'accroissant le soir jusqu'à ce qu'un gros bruit sourd intervenant aux alentours de cinq heures du matin, les fassent cesser. Monsieur Koldun réapparut dans la matinée du troisième jour, semblable à lui-même.



Quand Monsieur Koldun était de visite, l'hôtel se rénovait. Mais au fur et à mesure des années et de la malveillance de l'équipe de plus en plus évidente, l'Auriane était de moins en moins restaurée. Personne n'avait relié les événements.

La dernière année où il vint à l'hôtel, il ne resta que deux nuits. En partant, il adressa au concierge de jour un « au revoir, votre hôtel est vraiment magnifique », accompagné d'un sourire. Il n'avait pourtant jamais été ni souriant ni avenant avec l'équipe. Cette simple phrase perturba le concierge pendant des semaines.

L'année suivante, nous l'attendîmes, mais jamais il ne revint, au plus grand soulagement du personnel. Depuis, la chambre trente-deux n'a plus jamais été réservée, le registre l'indique comme systématiquement occupée, sans pour autant qu'un seul client n'y soit installé. Car depuis, la nuit, on continue à entendre des bruits similaires à ceux associés à ses visites, à observer certaines dégradations étranges des locaux. L'hôtel a changé, et des événements étranges s'y déroulent sans que l'on ne puisse rien y faire. La statue du hall, par exemple, apparut du jour au lendemain. Et personne n'a depuis osé tenter de la déplacer par peur de représailles. Elle a le même regard que lui le jour de son départ, quand il nous a salué. Quelques fois, si tu es bien concentré, tu peux voir de petits gnomes longer les murs de l'hôtel. Cependant, parfois, d'autres créatures s'y baladent, des créatures bien plus monstrueuses que des gnomes malicieux.

Tu vois Martin, il ne faut jamais se fier aux apparences. Ce monsieur Koldun était un homme gentil qui n'a pas été bien traité à cause des préjugés que nous avons. Nous avons été punis pour notre comportement injuste envers lui. Nous en avons payé le prix fort, l'Auriane tombe en ruine et les clients se font de plus en plus rare. Tout le monde mérite le respect, même si l'on n'apprécie pas toujours la personne qui se trouve en face de nous.



